

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

182

seizième année

Février 1969

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhagen. K.
Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuell likaberättigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1969

SOMMAIRE

Lettre ouverte au Cardinal Garrone, par ANDRÉ BAUDRY	73
Optimisme, quand même, par ROBERT AMAR	79
Impressions américaines, par ADRIEN LERTAM	82
Wilhelm Reich aujourd'hui, par DANIEL GUERIN ..	85
Aspects homophiles de l'œuvre de Fédérica Garcia Lorca, par ANTOINE D'ARC	93
L'amour turc à Alger d'après ses détracteurs chrétiens (suite), par B. DURANT	99
Sur un poème, de JACQUES FRESSON	72
LIVRES :	
Les Barjots, de Jean MONOD	109
Vers l'Invisible, de Julien GREEN	112
Bilan de la psychologie des profondeurs, de Raymond de BECKER	115

SUR UN POÈME

DE N. INTITULE « SOLITUDE »

*« Ah que ce mot m'effraie. Je ne
peux et ne pourrai vivre seul; je
le dis, mais je n'y arriverai jamais,
à vivre seul, oui SEUL, avec per-
sonne. Il y a toujours quelqu'un
ou quelque-chose qui me rassure et
me dit : tu n'es pas seul. »*

*Chaque mot
Eveille un écho,
Oh toi mon repos ma jeunesse.
Chaque mot
Vient calmer mes maux,
Oh toi, solitaire détresse.*

*Avec moi, viens faire un festin.
Avec moi unis ton destin
Et laisse en repos ta tristesse.
De solitude, il n'en est plus
Depuis que dans tes yeux, j'ai lu
L'avidité de la jeunesse.*

*Oh toi, demeure près de moi.
Oh toi, demeure sous mon toit
Et que nous reposions ensemble.
Nous avions la même misère,
L'un par l'autre avons su la taire
Et l'oublier. Oh toi, oh moi.
Vois je ne suis plus solitaire;
Quelque chose a pu fleurir, gai
Gai; et de le dire, oh toi, j'ai
Soudain, comme la main qui tremble.*

JACQUES FRESSON.

LETTRE OUVERTE

AU CARDINAL GARRONE

PREFET DE LA CONGREGATION
POUR L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE.

Monsieur le Cardinal,

Peu de temps après la publication de l'encyclique *Humanae Vitae* vous écrivîtes au Pape pour lui manifester vos sentiments.

Votre lettre fut publiée par *l'Osservatore romano*.

Et nous y lisons ceci : « J'éprouve un grand soulagement à penser que l'on ne pourra plus donner comme une règle dernière et suffisante de la conduite morale une orientation générale toute subjective. Certes, c'est là que se trouve l'inspiration profonde, mais le bien que l'on doit chercher et vouloir se confond finalement avec la volonté de Dieu et nous avons de cette volonté des indices objectifs nécessaires. Faute de quoi, c'est l'aventure.

« Et en effet, n'a-t-on pas commencé, par exemple, comme il fallait le prévoir, à entendre des plaidoyers en faveur d'une reconnaissance morale en certains cas de l'homosexualité, cependant réprouvée, elle, si énergiquement par l'Ecriture ? » (traduction *La Croix*, 30 août 1968).

Préfet de la Congrégation pour l'enseignement catholique.

Au même moment, un théologien, professeur dans une université catholique écrivait : « Je voudrais proposer, comme une sorte d'idéal, aux homophiles adultes de tenter de réaliser dans leur vie une relation d'amitié stable, de prendre soin l'un de l'autre, d'assumer la responsabilité l'un de l'autre, sur le plan économique, dans la vie sociale... Et aussi de réaliser une relation de sentiments, et aussi, car ce sont des hommes et non de purs esprits, de traduire ces sentiments ensemble sur le plan érotique et sexuel,

d'une manière qui leur soit adaptée... Nous devons soutenir les homosexuels dans leur effort de vivre leur état d'homosexuels, en lui donnant son plein sens, sans prétendre savoir tout d'avance de ce qui est possible ou licite... Nous avons le devoir de vivre ensemble dans l'Eglise, de vivre ensemble l'Evangile, il n'y a aucune raison de supposer un motif pour lequel l'homosexuel ne s'y trouverait pas à sa place, tout comme n'importe quelle autre personne». (R.P. Callewaert. O.P.).

En Hollande, cent soixante prêtres catholiques et pasteurs protestants proclament qu'ils doivent aider les homosexuels à sortir de leur isolement. Et ils ajoutent : « pour cela il faut commencer par ne plus considérer la sexualité uniquement dans son rapport avec la procréation mais aussi comme l'expression d'un rapport entre les personnes ».

A Bruxelles, dans une importante paroisse, du haut de la chaire, lors des supplications et intentions présentées avant l'offertoire, le prédicateur demande les prières du peuple chrétien pour que les « homosexuels jouissent de plus de compréhension dans la société ».

Naturellement, nous le savons, Monsieur le Cardinal, ces faits se situent dans des pays catholiques qui vous donnent bien du souci, encore que des affaires comme l'Isoletto à Florence ou la lettre des prêtres en France ne puissent vous laisser indifférent.

Vous devez vous battre de tous les côtés à la fois, et vous qui êtes responsable de l'enseignement catholique à travers le monde, vous cherchez à défendre la bonne vieille théologie qui ne résiste plus aux découvertes contemporaines, on le voit à propos de « l'idée de nature » à la Thomas d'Aquin, ce sur quoi s'appuie si bien et trop mal le Pape dans cette encyclique dont même les catholiques disent ne pas pouvoir et ne pas vouloir la respecter. Mais mon propos ne sera pas de faire de la théologie ici. Dialogue de sourds ! Mais, puisqu'aussi bien, depuis le concile, l'Eglise ne cesse de vouloir modifier « sa pastorale », nous nous étonnons, Monseigneur, de votre prise de position catégorique dans votre lettre à Paul VI.

Qu'aviez-vous besoin de citer les homosexuels, et contre eux seuls, attirer la vengeance divine ou ecclésiastique !

C'est ici le moment de citer le théologien Charles Davis, qui a quitté votre Eglise, il y a peu : « L'Eglise constitue un obstacle. La source de l'autorité s'y exerce aux dépens

de la vérité. Je ne crois pas que la revendication de l'Eglise en faveur de son aspect institutionnel ait une véritable base biblique ou historique. L'Eglise est constamment en train d'écraser ou de blesser les personnes ».

Vous devez bien savoir — même si cela ne vous est pas agréable de faire de tels comptes — que les homosexuels sont très nombreux dans les rangs du clergé, y compris même parmi ceux de la hiérarchie.

Mais, hélas, j'ai des exemples fameux de la façon dont vos frères dans l'épiscopat ont parfois traité certains de leurs prêtres homosexuels. Nous retrouvons là ce que dit Charles Davis, votre mépris absolu et total de la dignité de l'homme lorsqu'il s'agit de la vie de son cœur et de ses sens.

Mieux que vous, de votre archevêché de Toulouse, hier, ou de votre dicastère romain, aujourd'hui, je sais la vie des homosexuels catholiques.

Si vous lisiez cette revue régulièrement, vous seriez étonné du nombre de pages consacrées aux problèmes religieux et moraux, parce que beaucoup d'homosexuels sont torturés, faute de recevoir compréhension et aide de leur Eglise.

En France, *Arcadie* a plusieurs fois écrit à des membres de l'Episcopat, à de grands théologiens, elle leur a demandé au nom des homosexuels catholiques une présence, une lumière, une aide : aucune réponse ne fut encore donnée.

Et nous savons que l'enseignement que vous faites donner dans les séminaires aux futurs prêtres n'est pas celui qui peut leur faire comprendre l'homophilie, leur faire soutenir les homosexuels chrétiens.

Vous gaspillez ainsi des sentiments de très profonde foi, je puis en témoigner.

Et c'est même l'unique objet de cette lettre ouverte, Monsieur le Cardinal. C'est vous crier, au nom de cette multitude de chrétiens fervents, qu'ils veulent eux aussi, d'autres paroles, d'autres gestes, d'autres actes de leur Eglise, de la hiérarchie.

Ils ne veulent plus être méprisés, condamnés, ils n'acceptent plus qu'au nom de Sodome et Gomorre — et que de choses il y aurait à dire sur cet événement biblique — mais je ne ferai pas injure à un Prince de l'Eglise — qui, plus est, chargé de l'enseignement — en pensant qu'il ne sait pas bien interpréter cette page de la bible — les chré-

tiens n'acceptent plus au nom de ce récit d'être à leur tour encore brûlés vivants.

Ils exigent d'être entendus, compris, admis, aidés et aimés comme ces pauvres dont l'Eglise veut être la vraie mère combien attentive et miséricordieuse. Et bien sûr, non pas au nom de la pitié... Ils ne veulent pas de la commisération, celle accordée à des irresponsables, à des malades mentaux, à des déséquilibrés.

Ils veulent être chrétiens et catholiques à part entière, pécheurs comme les autres, mais pas forcément davantage. Ils veulent un peu plus de vérité, de franchise, et un peu moins d'hypocrisie... cette forme de vie tant rencontrée, hélas, dans les milieux ecclésiastiques.

Ce que les homophiles de toute l'Eglise catholique vous demandent, Monsieur le Cardinal, c'est que vous permettiez à vos théologiens — comme dans d'autres disciplines : philosophie, biologie, sociologie, histoire — qu'ils réfléchissent, cherchent à mieux cerner les fondements de l'homophilie — qu'ils mettent en commun le produit de leurs réflexions sur la sexologie qui, inévitablement, fera juger l'homophilie différemment par la hiérarchie.

Ce que les homophiles de toute l'Eglise catholique vous demandent, Monsieur le Cardinal, c'est que vous respectiez et fassiez respecter l'Homme qui est, qui vit, qui pense, qui souffre, qui est fils de Dieu, dans tout homophile. Il n'est pas plus pécheur que les autres, et vous devriez savoir que de par sa psychologie, il est souvent plus hanté par la vertu, le bien, le renoncement, la sublimation, que beaucoup de ces pères et mères de famille à qui, un peu trop généreusement, vous accordez toutes les vertus chrétiennes. L'homophile, Monsieur le Cardinal, exige de son église Respect et Justice.

L'église est actuellement dans une très profonde crise. Vous ne pouvez plus le nier. Crise de l'autorité, de l'obéissance. Crise des vocations religieuses et sacerdotales. Crise dogmatique, voir les divers catéchismes, de celui de Hollande à celui de Florence...

Tant bien que mal, de votre Vatican, vous essayez de rétablir les faits, de condamner sans condamner, ou de ne pas condamner tout en condamnant... vous semblez être perplexes — et c'est peu dire — et dans cette remise en question, vous, Eminence, vous éprouvez le besoin dans une lettre qui doit avoir un certain retentissement — sans

raison immédiate et urgente — de vous réjouir de voir des millions d'hommes et de femmes homophiles dont la moitié sont catholiques et chrétiens, dans la nuit, maintenus hors de ce qui est « normal », de ce qui est voulu de Dieu.

Monsieur le Cardinal, si sous votre pourpre, si derrière votre titre de Préfet de congrégation romaine, vous avez encore un cœur et une âme, comment, vous, avant d'être cardinal, qui devez être prêtre, comment, ah oui, comment pouvez-vous oser condamner ainsi, fermer définitivement toutes les portes du salut à cette multitude, au nom de votre doctrine séculaire qui craque de tous les côtés et qui craquera encore plus demain, si vous ne prenez d'autres dispositions ?

Comment, je vous pose la question, mandaté par ces millions d'hommes et de femmes catholiques, dans tous les continents, comment, Monsieur le Cardinal, pouvez-vous, sans frémir, éprouver un grand soulagement à jeter « dans les ténèbres extérieures » tous ces enfants de Dieu et de votre Eglise ?

Comme les Evêques de France vous ne répondrez peut-être jamais à cette lettre ouverte... Sachez pourtant que si vous le vouliez, nous publierions votre réponse...

Mais, avant de vous laisser devant la tombe de l'Apôtre Pierre, et près de son successeur, Paul VI, ne me permettez-vous pas de dire à ces millions d'homophiles, en votre nom, — oui, à moi, qui les connais si bien et qui vous les ferais si bien connaître si cela était possible — que vous chercherez à mieux les comprendre, que votre « cœur de Père » autant que votre intelligence de Préfet de Dicastère, chercheront à mieux cerner, dans tous ses aspects, le problème homophile... et puisque problème, il y a, et que problème il y a à 90 % à cause de l'Eglise et de sa doctrine infaillible... vous vous efforcerez toujours et partout — et votre influence pour un temps est encore universelle — de faire aider et de faire aimer les homophiles, hommes parmi les hommes, comme les autres, avec leur visage radieux de fils de Dieu, et avec leur visage du prince des ténèbres... Oui, Monseigneur, ces hommes et ces femmes, qui dans leur cœur, leur âme, leur chair, sont ce qu'ils sont — et ils sont à côté de vous aussi, vous le savez très bien — méritent autre chose que des condamnations pontificales.

Monsieur le Cardinal de la Sainte Eglise Romaine, le porte-parole des homophiles de France et de partout, des

catholiques et des non-catholiques, des athées aussi qui ont à souffrir de l'Eglise — vous prie d'accueillir cette lettre ouverte, qui se veut pressante et solennelle, avec le même cœur que celui que j'ai en vous l'adressant : nos cœurs — à l'un comme à l'autre — chargés démesurément de cette somme de souffrance, de désarrois, de drames, d'inquiétudes, nos cœurs chargés de l'espoir de cette multitude qui veut aussi sa part de Paix et de Joie, qui veut aussi se sentir « d'Eglise ».

Oserai-je ?

Monsieur le Cardinal, le temps urge... Pourquoi ne pas associer nos énergies et notre incommensurable amour de l'homme, créature de Dieu, pour faire avancer le règne de la Justice !

Les homophiles, plus que d'autres, sont disponibles à ces grandes tâches de l'humanité.

Daigne, Votre Eminence, agréer l'hommage de mon respect.

ANDRÉ BAUDRY.

OPTIMISME, QUAND MÊME

par ROBERT AMAR.

Tant de prêtres et de laïcs encore tournés vers la Bible et comme ignorants de la Révélation et de la morale évangélique de l'Amour, malgré tant de déclarations autorisées au Concile !

Je me sens encouragé par Lacordaire : « il faut savoir rompre avec les hommes qui font le mal au nom de Dieu ».

Parfois je me sens étranger dans une Eglise formaliste et fonctionnarisée; l'exil véritable n'est pas d'être éloigné de sa religion, c'est d'y vivre et de n'y plus trouver que bien peu de ce qui la faisait aimer.

Les Eglises chrétiennes seront amenées à réviser leur morale en fonction des données scientifiques de notre époque. Le plus tôt sera le mieux car leurs victimes se multiplient; le trouble est grand dans les esprits quand on constate qu'à des problèmes identiques sont données des solutions opposées.

Qu'elles n'oublient pas que :

- c'est mépriser l'homme que de préférer une interdiction à une éducation;
- les interdictions ne changent rien aux faits : la réalité non assumée se venge d'une manière ou d'une autre; c'est les rendre à la morale qu'il faut, non les déclarer immoraux;
- la vérité, qui est humilité et courage, consiste à se mettre au niveau de l'autre, en essayant de le pénétrer au dedans, dans la totalité de son être;
- pour faire œuvre positive, elles doivent aider les hommes dans leur situation et les élever dans la ligne de leur nature voulue par Dieu;

— qu'il y a des millions de regards tournés vers elles qui ne montrent ni révolte, ni résignation, mais une attente confiante;

— le conseil vient de haut de ne pas briser le roseau agité par le vent et de ne pas éteindre la mèche qui fume encore;

— condamner les génocides, les abus de l'argent et les crimes de la guerre est plus urgent et plus conforme à l'Évangile d'Amour que fulminer contre la chair.

**

J'ai lu le *Dossier Homosexualité* de Dominique Dallayrac, assurément l'ouvrage le plus complet et le mieux informé sur ces questions. Surprise de m'y voir cité à plusieurs reprises. Il ne partage guère mon optimisme quant à une reconversion de la théologie morale (p. 250).

Pourtant je persiste. Sans doute une hirondelle ne fait pas le printemps, mais dix, mais vingt. Et les indices se multiplient. Un évêque vient de me mettre, sous les yeux, le nouveau catéchisme pour adultes, réalisé sous la responsabilité des évêques des Pays-Bas, publié avec l'imprimatur du Cardinal Alfrink : *Une introduction à la Foi Catholique* (édition française Idoc, juin 1968). Au paragraphe « Homosexualité », je trouve ceci : « qu'il nous soit permis de dire ici un mot de ceux dont l'amour n'arrive pas à se tourner vers l'autre sexe, mais se fixe sur celui-même auquel ils appartiennent. Une information trop courte a fait naître à leur sujet des opinions qui, dans leur généralité, sont injustes.

« Qu'un homme (ou une femme) se sente ou non attiré par l'autre sexe, cela n'est au pouvoir de personne. L'origine de l'homosexualité nous est inconnue. Ceux qui s'y trouvent prédisposés sont souvent des personnes zélées ou intègres. Dans leur solitude ils (ou elles) aspirent à l'amitié. Mais, même là où ils rencontrent une amitié vraiment fidèle, la réalisation parfaite de leurs aspirations humaines leur reste refusée. Toute homosexualité, en fin de compte, se heurte à la découverte que le sexuel chez l'homme ne trouve son accomplissement naturel (lisible dans l'aspect physique même) que dans l'autre sexe. Il est souhaitable que ceux qui se savent homosexuels trouvent l'occasion de s'en ouvrir à quelqu'un — un médecin, un prêtre, quelque personne pleine de sagesse et de compréhension. Et puis-

sent-ils découvrir que ce qui fait la grandeur de toute vie, c'est donner et recevoir ». Ce texte est suivi de la note ci-après, en petits caractères :

« L'Écriture Sainte se prononce en termes très sévères sur les rapports génitaux homosexuels (Genèse 19, Rom. 1) mais il ne faut pas s'y méprendre. Elle ne veut pas ainsi clouer au pilori ceux qui éprouvent en eux cette anomalie, sans aucune faute de leur part. Elle condamne la concession faite à une contagion homosexuelle devenue mode et qui se répand aussi chez beaucoup qui, en fait, se sentent bien attirés par l'autre sexe ».

Ajoutons, car la précision est d'importance, que la Commission de six cardinaux chargée par le pape d'étudier ce livre a publié ses conclusions le 30 novembre 1968. Elle souhaite que plusieurs points soient exprimés plus clairement mais reconnaît que, dans sa plus grande partie, ce catéchisme mérite tout éloge.

Alors, oui, plus que jamais je suis optimiste quant à l'instauration d'une authentique morale et je souhaite de grand cœur que mes frères, en homophilie et dans la Foi, le soient autant que moi-même.

ROBERT AMAR.

RELIURES

Une reliure par année

— 15 F (port compris) —

— en vente immédiate —

1968-1969

IMPRESSIONS AMÉRICAINES

par ADRIEN LERTAM.

En plein centre d'une ville de plus d'un million d'habitants, appelons-la X... si vous voulez, s'ouvrent plus de dix vastes magasins où l'on peut très librement choisir parmi des centaines de photos d'hommes et de femmes entièrement nus. Les photos de jeunes gens n'y manquent pas non plus. Les poses sont souvent très suggestives.

Dans les mêmes magasins on peut feuilleter librement et acheter des livres d'« amour » dont la plupart frisent la pornographie pure. J'y ai vu par exemple un livre relatant les amours de garçons de 12 à 18 ans avec des femmes mûres... en 250 pages avec tous les détails ! Quant aux histoires de nymphettes elles ont évidemment encore plus de succès, du moins sur le papier.

Où en sont donc les mœurs sexuelles de la puritaine Amérique ?

Voilà qui ne peut nous laisser indifférents si nous songeons à l'extraordinaire influence que l'« American way of life » a sur l'Europe, malgré toutes les protestations de certains de ses dirigeants. En effet nul Européen (de l'Ouest) n'est plus surpris aujourd'hui de trouver dans une pharmacie rebaptisée « drugstore », des balais ou des vêtements, ni de pouvoir choisir lui-même ses plats à la cafeteria, et il faut, hélas, être français pour s'émerveiller encore devant une « highway » (autoroute).

Le sexe est, bien évidemment un produit de grande consommation. Les commerçants américains l'ont compris et en cette qualité le sexe a pris une telle place dans la société américaine qu'on serait tenté, à première vue, de penser que le puritanisme est mort et la liberté en marche.

Les choses ne sont peut-être pas si simples. D'une part en effet il y a des faits du genre de ceux que j'ai cités, mais d'autre part il y a aussi des attitudes contradictoires et finalement la situation est loin d'être encore claire.

Par exemple : voici un cinéma spécialisé dans la projec-

IMPRESSIONS AMÉRICAINES

tion de films nus. La publicité s'étale aux yeux de tous comme celle des autres salles. L'accès est libre, un peu cher cependant : 12,50 F.

On présente deux films : l'un est un reportage assez anodin sur les camps de nudistes ; l'autre est un film japonais qui relate les aventures d'une fille de 16 ans séduite, violée, et finalement dévoyée par le goût du plaisir qu'elle a ainsi acquis... indûment. Cette conclusion peut donner satisfaction dans une certaine mesure à ceux qui désirent apaiser leurs scrupules et que le scandaleux de l'histoire a attirés. On trouve dans ce film des scènes d'une incroyable sensualité, les plus précises que l'on puisse imaginer à moins d'aller jusqu'à la pornographie de maison close.

Et puis il y a les bars de strip-tease, largement ouverts sur la rue comme le serait un café bourgeois d'une de nos sous-préfectures. On peut admirer sans consommer ! (si tant est qu'il y ait, hélas, à admirer).

Oui ! tout cela semble permettre de conclure à une libération sexuelle proche. Et pourtant... une impression de gêne subsiste.

Il faut bien préciser d'abord que la pression du sexe, pour rester acceptable aux yeux des bourgeois conformistes, est censée ne s'exercer qu'en vue du mariage. A côté de la pornographie s'étalent des centaines de livres « pour réussir dans le couple », etc... et n'oublions pas que pour entrer dans un hôtel, en Amérique, il faut montrer son livret de famille si l'on est accompagné d'une femme ! D'où la vogue des cinémas en plein air « drive-in » : les voitures américaines sont très larges !

C'est évidemment d'une formidable hypocrisie.

Du côté des teen-agers, naturellement, les exutoires à de tels débordements d'excitants sont difficiles à trouver. L'Amérique doit être, sans doute, plus encore que l'Europe, le royaume favori de la « pugnetta » comme disent les Italiens ! En outre il est certain que sous prétexte de se préparer au mariage, bien des filles vont aisément jusqu'au coût dès l'âge de 15 ans. Les parents et les pasteurs font semblant de croire à l'innocence des « partys »... totale inconscience ou plus probablement affreuse hypocrisie. Comme correctif il faut peut-être ajouter que les mâles américains semblent nettement plus tardifs que leurs congénères européens. Cela me semble un fait d'expérience : ils sont, à âge égal, moins actifs sexuellement parlant.

Peut-être la publicité sexuelle les immunise-t-elle ? Voilà qui serait intéressant à étudier.

Donc les tabous ne sont pas morts et l'hypocrisie est bien vivante ! On est donc loin d'une libération véritable. Le tabou anti-homophile joue naturellement d'autant plus à plein qu'il tient lieu de compensation à la place des tabous disparus. Ce phénomène devrait inquiéter les partisans de la libération sexuelle, parmi nous ; mais peut-être n'est-il que passager. Il est vrai que le tabou anti-homophile se nourrit aussi aux U.S.A. de l'ambiance « pionnier » et « virile », ainsi que du goût de la violence, vertu américaine, bien étrangement liée à un profond pacifisme. Bien sûr tout cela n'est pas simple !

Enfin il faut affirmer très fort, à l'usage de nos amies européennes, que la sexo-publicité ne fait que renforcer sans cesse la conception de la femme considérée uniquement comme objet : objet seul, unique, envahissant, mais rien qu'un objet. Il n'y a pas de quoi se réjouir. Certes on citera les femmes patrons, les femmes ingénieurs, docteurs, etc... mais elles ne sont finalement que des exceptions et pas du tout le modèle proposé par la publicité. Il est trop clair que la femme américaine telle que la dépeignent la TV, le cinéma, la presse, etc... est une femme purement « objet » : l'instrument du sexe.

On commence aussi à découvrir que la publicité sexuelle fondée sur le garçon-objet est payante. Des tabous sauteront sans doute de ce côté là s'il n'y a pas de réaction violente. On n'en est pas encore là, mais il y a des signes précurseurs : boutiques de beauté pour hommes, photos de garçons dans les magazines...

De toute façon ce ne sera pas, et je crois que cela est grave, une vraie libération sexuelle tant qu'on n'aura pas repensé les fondements mêmes de la société américaine. La famille est encore très solide quoi qu'on en dise, dans les couches moyennes et populaires. Il est aussi absurde de s'imaginer les Américains au travers d'Hollywood et de Greenwich Village, que de juger les Français d'après Saint-Tropez. Mais il n'en reste pas moins que certains font sans doute figure de précurseurs. Il y aura peut-être une civilisation Hippie, l'avenir nous le dira.

Je crains fort, hélas, que Mao Tse Toung ne suscite, pour pas mal de temps encore, plus d'émules que les Hippies.

ADRIEN LERTAM.

WILHELM REICH AUJOURD'HUI (*)

par DANIEL GUERIN.

Comme vous le savez, Wilhelm Reich est, avant comme depuis mai 1968, lu avidement par la jeunesse scolaire et estudiantine. L'an dernier la diffusion de *La Lutte sexuelle des jeunes* (1) avait même été interdite par les proviseurs de certains lycées. La bataille à la résidence universitaire de Nanterre contre la ségrégation des sexes a été menée sous la bannière de Wilhelm Reich. Pourtant son nom est demeuré longtemps inconnu de ce qu'on est convenu d'appeler le grand public et celles, bien peu nombreuses de ses œuvres qui, dans le passé, avaient été traduites en français, *La Crise sexuelle* en 1934, *La fonction de l'orgasme* en 1952, avaient obtenu un nombre plutôt restreint de lecteurs. Lorsqu'en 1957 il mourut d'une crise cardiaque, dans un pénitencier américain, sa disparition passa presque inaperçue et quand, pour ma part, je lui ai consacré une nécrologie dans l'hebdomadaire *l'Observateur* (2), on aurait pu compter sur les doigts, ceux à qui cet article n'apprenait rien.

Je dois dire tout de suite que j'ai eu le privilège de connaître personnellement celui que ses familiers appelaient « Willy » Reich. Il n'est donc pas pour moi un personnage abstrait et légendaire. Je l'ai rencontré en 1934 en Autriche, chez ma belle-mère, elle-même psychanalyste. Carrure puissante, visage très brun, regard un peu fixe et fou. Il était accompagné de sa femme Annie, elle aussi psychanalyste, et de ses deux filles. Son exclusion de l'orthodoxie freudienne, cette même année 1934, lui valait la hargne des fidèles de l'église psychanalytique. Tout comme son pansexualisme lui avait attiré les foudres des

(*) Introduction à un débat, Bruxelles, 29 novembre 1968.

(1) Parue sans nom d'éditeur.

(2) Reproduite dans *Shakespeare et Gide en correctionnelle* ?

communistes staliniens allemands qui l'avaient, en 1933, exclu de leurs rangs. Quand le P.C. français, sans doute informé un peu tardivement de cette excommunication, fit éditer, en 1934, *La Crise sexuelle*, le texte jugé hérétique, de Reich : « Matérialisme dialectique et Psychanalyse », fut soigneusement contrebalancé par un pensum au travers duquel un certain Sapir s'appliquait à le réfuter. Qui connaît aujourd'hui Sapir ? Qui voudrait tirer de l'oubli la *Phèdre* de Pradon ?

Reich, comme la plupart des hommes de génie, fut toute sa vie un solitaire. Quand j'arrivai en Norvège au début de septembre 1939, après son départ pour les États-Unis, le scandale qu'y avaient soulevé ses activités de sexologue et de thérapeute n'y était pas encore apaisé. La persécution devait le poursuivre jusqu'à sa mort.

Déjà, à l'époque de notre rencontre, son comportement à l'égard de ses filles, à qui il prêchait la libération sexuelle et ne cachait rien de ce que tout un chacun et de ce que la plupart des parents dissimulent, lui valait la moue choquée des psychanalystes de stricte obédience, qui sont, paradoxalement, les gens les plus prudes du monde. Par la suite il divorça. J'ai revu sa femme aux États-Unis en 1947 et ses filles qui, entre temps, avaient grandi et dont l'une, Lore, aussi charmante qu'intelligente, était devenue membre du *Socialist Workers Party*, le parti trotskyste américain. Mais elles fréquentaient assez rarement leur père.

Il est mort dans l'isolement d'une prison.

Deux raisons, je crois, motivent la tardive popularité de Wilhelm Reich.

Tout d'abord, son œuvre entière dénonce les maux engendrés par la répression sexuelle, notamment dans la jeunesse, et elle exalte le rôle vivifiant, stimulant de l'amour libre, la décharge libératrice de l'orgasme.

Ensuite, Reich se trouve, par sa double formation d'ancien disciple de Freud et de marxiste, former charnière entre marxisme et psychanalyse. Cette position, naguère inconfortable, lui a valu les sarcasmes des zélés de deux églises. Mais elle est aujourd'hui son plus sûr titre de gloire. Un marxisme qui prétendrait émanciper l'homme sans englober dans son analyse critique la sexualité et libérer l'homme aussi sur le plan sexuel se mutilerait lui-même. Une sexologie, purement biologique ou purement clinique, qui ferait fi du contexte social et de l'analyse matérialiste dialectique, n'annoncerait que des demi-vérités.

La jeunesse d'aujourd'hui, la jeunesse révolutionnaire de mai, est lasse des querelles d'écoles. Elle exige des synthèses, des synthèses permettant — enfin — de mieux agir. Elle aspire à concilier marxisme en anarchisme tout comme elle entend rapprocher marxisme et psychanalyse. D'où son vif intérêt pour l'œuvre de Wilhelm Reich.

De Freud, Reich a tiré le meilleur, le moins périssable. Il est l'héritier direct de l'admirable essai de 1907 : *La morale sexuelle « civilisée » et la nervosité moderne*, qui, n'est-ce pas incroyable, n'a jamais encore été traduit en français. Car cet écrit avant-coureur, si en avance sur son temps, est plutôt mal vu par l'orthodoxie freudienne d'aujourd'hui (tout comme les trotskystes n'éprouvent aucune envie de voir traduire la brochure de Trotsky de 1904 contre les conceptions autoritaires de Lénine). Vous trouverez cependant un résumé et de larges extraits de l'essai de Freud dans le livre courageux de Marie Bonaparte, *Introduction à la théorie des instincts* (3).

Personne n'avait dénoncé, avant le Freud de 1907, les terribles ravages qu'exerce sur l'être humain l'entrave à l'exercice libre de l'amour et les graves névroses qu'engendre le terrorisme antisexuel. Après Freud, Reich montre que le refoulement de la sexualité par la société estropie sexuellement ses victimes, qu'il en fait des détraqués ou des impuissants, en même temps qu'il gaspille une énorme quantité d'énergie psychique ainsi empêchée de s'employer dans la création cérébrale et dans l'action. En particulier, et ce qui est le plus néfaste à nos yeux, cette répression paralyse les forces de révolte chez le refoulé. Avant les *graffiti* sur les murs de la Sorbonne, Reich avait pigé que pour être un bon révolutionnaire il faut beaucoup faire l'amour (*rires non désapprobateurs*).

Hélas, par la suite, Freud a déraillé. Sous la pression de la société, car lui et sa confrérie dépendaient de leur clientèle riche, le fondateur de la psychanalyse a jeté par dessus bord son pansexualisme et il a soutenu l'inverse, à savoir que la répression de la sexualité, la sublimation forcée seraient salutaires, indispensables à la bonne marche de la « civilisation ». Reich s'insurge contre ce retournement. Son livre *La Fonction de l'orgasme* (4), qui vient d'être réédité à Paris, est un long et pathétique réquisitoire contre la désertion freudienne.

(3) Presses Universitaires de France.

(4) Editions de l'Arche.

C'est sa formation marxiste qui permet, par ailleurs, à Reich de faire le procès de la sociologie contemporaine réactionnaire. Il s'inspire du grand livre de Friedrich Engels *Les Origines de la propriété, de la famille et de l'Etat*, aujourd'hui injustement déprécié par une certaine école. Dans un très curieux essai de sociologie primitive, *L'Apparition de la morale sexuelle*, qui hélas n'a jamais encore été traduit en français, Reich montre que la répression sexuelle, dans les sociétés primitives, est étroitement liée au développement de la propriété privée et du patriarcat. Il accuse les sociologues bourgeois d'avoir été jusqu'à falsifier l'histoire pour soutenir que la monogamie aurait toujours existé, pour dissimuler que la polygamie et la promiscuité sexuelle ont joué un rôle important dans les sociétés primitives.

Au delà de cette synthèse freudo-marxiste, Reich pousse des reconnaissances jusque sur le terrain libertaire. Condamnant à la fois le stalinisme et le fascisme, il est conduit à annoncer l'avènement de la démocratie directe. Il aspire à la formation d'un homme nouveau.

Ecoutez, extrait de la *Révolution sexuelle* que vient de traduire Constantin Sinelnikoff (5), ce passage débordant de confiance dans la vie et dans la spontanéité :

Il y a dans l'impulsion sexuelle infantile, dans le témoignage d'amour sensuel chez l'enfant, infiniment plus de moralité, de naturel, de force et de joie de vivre que dans des milliers de thèses et d'analyses ennuyeuses. C'est dans la vitalité de la nature infantile, et en elle seulement, que réside la garantie d'une société d'hommes vraiment libres.

Et, toujours extrait du même livre, ces réflexions sur les délinquants juvéniles :

Je peux assurer le lecteur qu'il y avait parmi eux de magnifiques jeunes gens, très intelligents et capables (...) Ceux qu'on est convenu d'appeler délinquants ont une vitalité bien supérieure à celle des hypocrites bien élevés et ils n'ont fait que se révolter contre un ordre social qui leur a refusé leur premier droit naturel. Leurs parents ne les avaient pas compris; ni non plus les éducateurs ou les autorités (...) Cela les avait rendus dissimulateurs, méfiants et méchants (...) Voilà ce qui les avait conduits à la rue; ils n'y étaient d'ailleurs pas heureux, mais du moins ils se

(5) Plon, éditeur. Prix : 28 F.

sentaient libres (...) Les crimes que la société commet à l'égard de ces adolescents sont incommensurables.

Sur les barricades parisiennes de mai, je peux l'attester, car j'en ai connu personnellement, il y avait nombre de ces prétendus délinquants juvéniles.

Voici encore une citation, qui n'est pas sans rappeler les valeurs célébrées par les anciens Grecs, mais rehaussées d'un contenu révolutionnaire :

La puissance sexuelle, la vigueur et la beauté corporelles doivent être des idéaux permanents du combat pour le progrès social. Les eunuques ne valent rien comme combattants de la liberté.

Et s'adressant aux pseudo-révolutionnaires qui s'imaginent, depuis Proudhon et Lénine, qu'il faudrait juguler la vie sexuelle pour concentrer toutes les énergies dans l'action révolutionnaire, Reich s'écrie :

On croit gagner des forces en éliminant totalement la vie sexuelle. C'est une erreur. Une lourde erreur que d'exclure la sexualité comme quelque chose de « bourgeois ».

Bien au contraire il s'agit de transformer la rébellion sexuelle de la jeunesse en une lutte révolutionnaire contre l'ordre social capitaliste.

*
**

Cependant je ne dois pas vous cacher que certains aspects de l'œuvre de Reich me paraissent aujourd'hui quelque peu dépassés et même contestables.

Tout d'abord, ses vitupérations contre ce qu'il appelle la « misère sexuelle » de la jeunesse (le mot *misère* est une traduction imparfaite du mot allemand *Not*) font un peu sourire. Je n'ai pas besoin de vous le dire : la jeunesse de 1968 ne ressemble pas à celle observée et plainte par Reich. Elle a cessé d'avoir besoin de sa compassion. Elle ne souffre plus d'aucune inhibition. Elle a fait sa révolution sexuelle. O combien ! (*Vives protestations de nombreux jeunes qui s'estiment toujours opprimés sexuellement*).

Ensuite je trouve, pour ma part, que Reich a parfois une conception petite bourgeoise de l'amour. Ainsi lorsqu'il vante la liaison sexuelle durable qui, assure-t-il, aurait l'avantage de rendre inutile la quête d'un partenaire, libérant ainsi du temps et des forces pour l'activité sociale. Reich déprécie ce qu'il appelle *cette espèce d'urinement dans la femme* et il n'admet guère que l'on puisse baiser

sans tendresse. Ce côté « pot-au-feu » et « fleur bleue », du moins, c'est mon sentiment, paraît aujourd'hui plutôt désuet.

Mais, ce qui est plus grave, c'est de voir Reich se cramponner à une notion scientifiquement rejetée, celle des prétendues aberrations sexuelles. D'un côté, le sain, le normal, le naturel; de l'autre, le pervers.

Bien avant Reich, la sexologie d'avant-garde avait balayé ces conceptions vétustes. Déjà, au début du XIX^e siècle, Charles Fourier, dans *Le Nouveau Monde amoureux*, récemment découvert, avait affirmé que « la nature veut ménager dans les plaisirs une immense variété » et que « les goûts minoritaires concourent à l'harmonie sociale » (6). En 1909 le sexologue allemand Iwan Bloch, dans *La Vie sexuelle de notre temps* (7), avait proclamé que les soi-disant perversions n'étaient que des variations biologiques et que le besoin de variations sexuelles était profondément ancré, depuis toujours, dans la nature humaine.

Mais Reich fait la sourde oreille et il est, sur ce point, assez conservateur. Il soutient naïvement, envers et contre tous, que chez les peuples primitifs l'homophilie n'existerait pas. Sans doute il a lu Malinowski, mais je crains qu'il l'ait mal lu. Car on y peut lire que les autochtones se livrent à la plupart des « aberrations » connues. Ici Reich est démenti aussi bien par les travaux ultérieurs de Margaret Mead que par ceux de Géza Roheim, de Gilberto Freyre et de mille autres.

Pour Reich l'homophilie serait un « égarement » qui aurait des causes extérieures et qui, par conséquent, pourrait être guérie. Elle ne se développerait que dans la mesure où la relation « normale » entre homme et femme est rendue impossible. On ne pourrait la réduire qu'en réalisant toutes les conditions d'une vie sexuelle « naturelle » des masses. Un exemple : ayant entendu dire que l'uranisme serait largement pratiqué dans l'armée et la marine, croyez-vous que Reich propose la suppression de l'armée et de la marine, ce qui serait, de son point de vue, la solution radicale ? Eh bien non ! Il demande — tenez-vous bien — l'incorporation de la jeunesse féminine dans les casernes et dans la flotte. Je doute, d'ailleurs, que l'entrée en scène de militaires du beau sexe y changerait

(6) Cf. mon essai dans *Arcadie*, n°s 168 et 169.

(7) Encore un ouvrage de valeur qui n'a jamais été traduit en français !

grand chose, car on assure que l'uniforme, là où, dès aujourd'hui, elles le portent, rend ces demoiselles passablement farouches : elles veulent jouer au soldat mâle et non tenir le rôle de la fille à soldats d'autrefois.

Mais allons plus au fond du problème, même au risque de heurter quelques-uns d'entre vous. Il se pourrait bien que la promiscuité masculine ne fasse que libérer chez les militaires, quand il y a absence de filles, un besoin latent au fond de notre nature bi-sexuelle. Ce besoin est refoulé, je crois, dans la vie civile, à la fois par le stigmate dont la société bourgeoise frappe l'homophilie et par le panache dont elle gratifie l'amour hétérosexuel.

Mais Reich, à mon avis, renverse les données du problème : ce serait, pour lui, l'ordre social bourgeois qui, en réprimant la sexualité, serait responsable des actes commis entre garçons. Ici Kinsey me paraît avoir été beaucoup plus perspicace que Reich. Pour l'auteur des fameux *Rapports américains*, l'homophilie est un phénomène si profondément naturel qu'elle serait encore bien plus répandue sans le frein des contraintes sociales. Si ces contraintes étaient levées, se risque à affirmer Kinsey, elles pourraient même l'emporter sur l'hétérosexualité (*quelques mouvements dans la salle*), car les relations hétérosexuelles ne paraissent à la plupart des individus préférables aux rapports homophiles que parce que la morale courante encourage les premières et condamne les seconds.

Certes il est évident, et Kinsey lui-même l'a vérifié, qu'il ne se produit pas autant d'actes homophiles, et aussi de pratiques masturbatoires, là où l'amour libre entre garçons et filles est moins réprimé. Mais ce serait une erreur de croire que l'homophilie a pour cause essentielle les restrictions sociales à l'amour hétérosexuel. Ne serait-ce que parce qu'elle est innée et exclusive chez une minorité d'êtres humains, dont le pourcentage semble relativement fixe.

Il y a même chez Reich, imparfaitement déstalinisé sur ce point, un relent de moralisme, l'étoffe d'un censeur, d'un zéléteur de style « réaliste socialiste ». Ainsi, nous dit-il :

Il faut interdire toute espèce de littérature génératrice d'anxiété sexuelle, comme la pornographie, le roman policier, les histoires d'épouvante (...) On les remplace avantageusement par une littérature qui décrive et discute (...) le sentiment authentique procuré par les multiples sources et formes de joie naturelle dans la vie.

Reich voudrait voir créer des « centres de consultation sexuelle » où les jeunes iraient courir dès qu'ils auraient le malheur de découvrir, au cours de leurs masturbations, avec une inquiétude qui lui paraît légitime, des fantasmes sadiques ou masochistes.

La séduction des enfants par les adultes est condamnée sans appel par Reich. Kinsey, lui, la considère avec plus d'indulgence, car il y trouve peu d'inconvénients et même quelques avantages, à condition bien entendu qu'elle n'entraîne aucun dommage physique. Mais, pour Reich, pas question de renoncer au châtiment de ces actes tant que nous ne serons pas sortis d'une période transitoire révolutionnaire qui aura réformé l'homme. On sait combien d'années a déjà duré en Russie soviétique cette prétendue transition qui n'en finit pas. D'ici là les foudres de la loi continueraient à s'abattre sur les malheureux contrevenants.

Mais je ne voudrais pas que ces quelques réserves compromettent en quoi que ce soit l'idée que vous vous ferez, après la réunion de ce soir, de Wilhem Reich. D'ailleurs mon ami Constantin Sinelnikoff, traducteur et spécialiste de Reich, donc beaucoup plus familier que moi avec son œuvre, vous dira mieux, et plus longuement, les traits essentiels de la double révolution opérée par Reich à la fois dans le marxisme et dans la sexologie freudienne.

Pour moi qui me définirais, s'il fallait absolument se définir, un marxiste libertaire et qui n'ai cessé, depuis des années, de soutenir la nécessité d'une synthèse entre marxisme, anarchisme, psychanalyse, je suis heureux et fier que vous m'ayez invité à venir, devant vous, saluer la mémoire d'un précurseur. Et, si j'ai un souhait à exprimer, c'est que tous les autres livres de Reich, qui n'existent pas encore en langue française, soient traduits à leur tour sans plus tarder, avec ou sans l'imprimatur du terrible Institut américain réactionnaire qui accapare abusivement l'héritage spirituel de Wilhelm Reich (8).

DANIEL GUERIN.

P.S. — A l'occasion de ce débat, « Liaison 20 », de Bruxelles, son organisateur, a publié une très intéressante plaquette : *Société et répression sexuelle, l'œuvre de Wilhem Reich* (en vente à Arcadie).

(8) Le Wilhelm Reich Infant Fund.

ASPECTS HOMOPHILES DE L'ŒUVRE DE FÉDÉRICO GARCIA LORCA

par ANTOINE D'ARC.

Bâle, une nuit du mois d'avril. Je venais d'arriver, voyageur solitaire. Juste le temps de retenir une chambre dans un hôtel à côté de la gare, et me voilà perdu dans les ruelles chargées d'histoire de la ville conciliaire.

Cherchant une compagnie dans cette ville inconnue, je frappai à la porte de l'*Isola Club*. Bientôt, je m'étais retrouvé autour d'une table, avec plusieurs camarades. Une conversation agréable nous faisait oublier qu'un moment auparavant nous étions des inconnus. Politique, voyages, soucis quotidiens étaient les sujets abordés. Soudain l'un d'entre nous, je ne sais pourquoi, commença à parler de Lorca : citant « l'Ode à Walt Whitman », aussi connue qu'incomprise, il présenta le poète espagnol comme un adversaire de l'homosexualité. M'eût-il donné une gifle, qu'il n'eût pas produit sur moi un effet aussi violent ! J'essayai de le raisonner, de lui expliquer le sens exact de ces vers, si peu flatteurs pour nous à première vue... Était-ce du fait de mon indignation que je ne sus pas m'expliquer ? ou bien mon auditoire ignorait-il tout de l'œuvre de Lorca pour ne pas en découvrir la signification précise ?... Je ne sais pas.

Toujours est-il que quand, dans la solitude des ruelles bâloises, je regagnai mon hôtel, je me promis de faire un travail pour présenter la position véritable de Federico devant l'homophilie. Il est vrai qu'aujourd'hui il est devenu à la mode d'écrire sur Lorca. Un grand nombre de livres,

l'église ou dans les petites fêtes familiales (le garçon qui fréquentait une jeune fille à cette époque n'avait le droit de lui parler qu'à travers la grille d'une fenêtre sous la surveillance maternelle) l'homme n'a d'autre moyen de satisfaire ses besoins sexuels que dans les bras d'une fille de joie. Craignant aussi l'hypocrisie de l'entourage, il doit garder pour lui, comme une chose honteuse, tout un aspect de son existence. Pour un garçon comme Lorca, déjà si discret dans sa vie, avec tant de charmes, il n'était pas difficile de se faire passer pour un homme « normal », selon la conception que son entourage si anormal avait de ce mot.

A certains moments, pourtant, ne pouvant plus taire sa souffrance, il s'en ouvre à ses intimes. Dans une lettre à son ami, Adriano del Valle, il confie : « Adriano, je suis un pauvre garçon passionné et silencieux, qui, à peu près comme le merveilleux Verlaine, porte en lui un lys impossible à arroser, et je montre aux yeux naïfs qui me regardent une rose très rouge de la nuance sexuelle de la pivoine d'avril, qui n'est pas la vérité de mon cœur » (3).

— On ne peut suggérer avec plus de délicatesse l'état d'une âme en lutte contre ses aspirations les plus authentiques.

Une autre fois au même :

— J'ai traversé une crise d'éloignement et de tristesse que je n'ai pu moi-même identifier... On pourrait dire que j'étais une ombre ivre d'été et de passion impossible... Je suis quelque chose comme une illusion ancienne faite chair, et bien que mon horizon se perde dans des crépuscules formidables de passion je porte une chaîne de Prométhée que je traîne avec peine. Toutefois je ne suis pas ligoté au rocher. Au lieu d'un aigle, c'est un hibou qui me ronge le cœur. Tout cela est sincère. Pleinement sincère. Dire autre chose serait ridicule, grotesque. Je me sens plein de poésie simple et forte, fantasque, religieuse, méchante, profonde, canaille, mystique. Tout, tout. Je veux être toute chose... (4)

Peu à peu, il va définir sa position face à la réalité de sa nature. Ses voyages dans les deux Amériques lui ouvri-

(3) *Insula*, n° 228-229, Madrid (Cartas de F.G.L. a Adriano del Valle).

(4) *Idem*.

ront de nouveaux horizons. Dans ces pays, les minorités apparaissent être sinon admises, du moins tolérées. Il commence à prendre conscience du caractère naturel et légitime de son homophilie.

Dans l'œuvre de cette époque, de plus en plus, se développe une thématique homosexuelle, plus ou moins voilée... C'est l'époque de la « Barraca », théâtre ambulant, de style populaire — un prédécesseur du *Living Theater* — dont il assume la direction. Marcelle Auclair a recueilli des témoignages de camarades de la troupe : « A la Barraca, nul n'ignorait le penchant de Lorca, me dit L... Mais si ses liens avec l'un d'entre nous était notoires, il n'y avait rien de choquant dans leur attitude à l'un et à l'autre. Il aimait à évoquer l'amitié d'Achille et de Patrocle. et à déclarer qu'il est essentiel d'avoir un bon ami auprès duquel on puisse oublier les soucis quotidiens.

Et il répétait avec son large sourire :

*Que mas vale un buen amigo
que no ser mal maridado*

— Mieux vaut un bon ami
que d'être mal marié » (5).

C'est à ce moment-là qu'il compose sa tragédie « El Público ». Œuvre dont il se plaisait à souligner qu'elle était « un poème fait pour être sifflé » (6).

Il envisage aussi d'écrire une pièce, « La destruction de Sodome », sorte de « défense et illustration de l'homosexualité » qui constituerait du même coup une critique de la religion et de la société pour l'attitude négative qu'elles ont toujours adoptée devant cette forme d'amour.

Peu avant sa mort, il déclare à un journaliste : « Je proteste contre tout ce qui entrave la libre expansion de l'être humain » (7).

Dans la dernière étape de sa vie, Lorca se révèle donc un homosexuel convaincu. La victoire de la raison l'a emporté sur les préjugés d'une éducation puritaine, produit d'une société hypocrite. Nous trouvons en Lorca l'image de l'homosexuel digne, à l'opposé des caricatures de « carolines » qu'il condamne avec violence, un homme conscient

(5) Marcelle Auclair, *op. cit.*, p. 113.

(6) *Œuvres Complètes*, Madrid. Ed. Aguilar, p. 1731.

(7) Auclair, *op. cit.*, p. 108.

Afrique du Nord, sait ce qu'est, là-bas, le feu d'un regard. Haëdo, lui encore, décrit cette atmosphère (10) de façon saisissante :

« Grâce à ce que toutes les femmes sont voilées, qu'elles cheminent librement par la ville, et que d'ailleurs les maris amateurs de garçons font peu de cas d'elles, la femme chaste est d'autant plus rare qu'il y a une infinité d'entremetteuses qui ne vivent que de ce métier qu'elles pratiquent impunément. La sodomie... est d'un usage général, et le plus honoré d'entre ces musulmans est celui qui entretient le plus grand nombre de gitons, dont ils sont plus jaloux que de leurs propres femmes. Ils les promènent le vendredi et les jours de fête très richement vêtus : on voit affluer tous les galants de la ville — voire beaucoup de gens qui se piquent d'être très graves — pour les courtiser, leur offrir des bouquets, et leur exprimer leur passion. Celui qui a un fils doit le veiller de près avec autant d'yeux qu'Argus s'il veut le maintenir exempt de ce vice, et peu nombreux sont ceux qui ne s'y adonnent pas, car à tout instant se présentent des amoureux qui leur envoient des présents, et les poursuivent dans les rues. Aucun kaïd ne fait une sortie, aucun corsaire ne va en guerre ou en course, sans emmener son garçon qui lui fait sa cuisine et lui sert de camarade de lit. Pratiquer la pédérastie en plein jour et aux yeux de tous, est un fait dont personne ne s'étonne ici.

« Il y a beaucoup de ces musulmans qui, hommes faits et mêmes vieux, non seulement ne veulent pas se marier autrement qu'avec des garçons, mais se vantent de n'avoir jamais connu une femme en toute leur vie, les détestant et ne pouvant même pas les regarder.

« Un de ceux-là, des kaïds principaux et des plus riches renégats, grec de nation, jure devant Dieu qu'il se tient pour si offensé d'être né d'une femme — tant il déteste ce sexe — que si on lui montrait sa mère, il la tuerait de ses propres mains !

« La sodomie étant si estimée et si répandue à Alger, il en résulte que les barbiers, pour augmenter leurs bénéfices, et attirer plus de monde chez eux, y entretiennent de jeunes garçons qui rasent et lavent les musulmans et sont de la part de ceux-ci l'objet des plus douces attentions,

(10) In : « Revue africaine ». Traduction Berbrugger et Monnereau, 1871, n° 88.

absolument comme s'ils étaient les plus grandes dames du monde, de sorte qu'en effet, les boutiques des barbiers ne sont que des lupanars ».

L'attitude du renégat grec que dépeint Haëdo rappelle de manière saisissante celle de cet Anglais qui proposait de châtrer tous les homosexuels. La seule différence entre les deux hommes est que le dernier a vécu dans une société qui repose sur le dogme suivant lequel un homme doit aimer les femmes, alors que le premier appartenait à une société où tout le monde estimait que le plaisir avec les garçons est supérieur. Mais le Turc, comme l'Anglais, étaient déséquilibrés par leur société elle-même ; seulement, ils l'étaient dans un sens opposé.

Le jeune chrétien, en route vers le marché, pourra croiser un cortège qui finira de l'éclairer. C'est, par exemple, celui d'Ali Bitchnin, encore un renégat, celui-là même qui acheta Aranda au Pacha régnant, avant de le revendre à un soldat turc. Cet Ali Bitchnin avait trois mille esclaves à lui dans ses bagnes (on disait alors « ses bains ») ou dans ses demeures ! C'était un raïs fastueux, violent et plein de malice, un véritable condottiere à Alger :

« Il ne sortait qu'entouré d'une cinquantaine de jeunes garçons qui lui servaient de pages » et Aranda éprouve le besoin de préciser :

« Quarante garçons de neuf jusqu'à quinze ans, qui ne pouvaient sortir du logis de peur d'être débauchés par les Turcs, car pour Ali Pegelin, notre patron, il avait la réputation d'être ennemi du péché abominable. Et il tenait ces garçons par ostentation... ».

Ainsi, Ali Bitchnin, d'origine et de première éducation toute européennes, n'aime-t-il sans doute pas les garçons. Cosa rara ! Cependant, pour étaler son faste, pour impressionner les populations, pour épater le Turc, il ne trouve rien de mieux que de se faire escorter par tout ce qu'il y a de mieux tourné en fait d'adolescents. Nous avons affaire, ici, à un véritable snobisme, ni plus, ni moins (nous sommes à Alger, en 1643).

On ne sache pas qu'un snobisme analogue existât jamais en aucune autre société, en aucun autre temps.

Mais, poursuivant son chemin, notre captif pourra recevoir un choc plus grand encore. C'est ici Venture de Paradis (11), qui parle :

(11) Venture de Paradis : « Alger au XVIII^e siècle ». Notes recueillies et éditées par E. Fagnan, Alger, 1898.

« Quant aux garçons, c'est un vice encore plus commun chez les Turcs et personne ne s'en cache. Il y a bien peu d'enfants, nés à Alger qui, de gré ou de force, n'aient servi à assouvir la passion des joldachs, et cela est si vrai que beaucoup de Turcs restent garçons pour n'avoir point le désagrément d'avoir des enfants bardaches. Lorsqu'un joldach aperçoit un jeune garçon maure ou juif, il s'empresse à l'aborder et à se mettre d'accord avec lui : s'il résiste, il l'emmène de force dans sa caserne, où il devient la proie de ses camarades sans que le gouvernement ne puisse l'en arracher. Les casernes sont des lieux francs où les shires du gouvernement ne peuvent point pénétrer. Lorsqu'il ne faut point employer la force pour avoir l'enfant, le joldach entre avec lui dans la première maison juive qu'il trouve sur ses pas, et il fait ses affaires sans crainte d'être dérangé ».

S'il est témoin de ce rapt, voilà notre jeune homme complètement au courant de la situation. Enlevé enfant, mousse par exemple, sur un bateau, son destin aurait d'ailleurs pu devenir franchement déplaisant. Son maître en effet aurait pu le faire « tailler », non pour lui enlever des organes qui lui répugnaient, mais pour le soustraire définitivement aux passions des femmes et le garder pour lui. L'enfance, à Alger, aussi bien, même quand une telle mésaventure n'advenait pas, constituait une assez bonne préparation à l'homosexualité :

« Dès l'âge de quatorze ans, écrit Haëdo, tous sont, sans exception, entachés de toute espèce de vices, ils s'adonnent à boire continuellement du vin, de l'eau de vie et à pratiquer toute espèce de luxure et de sodomie ».

Mais voici le comble s'agissant des enfants des Juifs :

« Quand ils deviennent adultes, ils (leurs pères) n'osent pas les châtier ou les irriter, parce que beaucoup, pour ce fait, embrasseraient plutôt l'Islamisme, malgré leurs parents qui ne peuvent l'empêcher. Aussi, pour ce motif, beaucoup de jeunes gens juifs sont très vicieux; s'adonnant au jeu et à l'ivrognerie et particulièrement font amitié avec quelques Turcs ou renégats, à qui ils servent de mignons, prenant aussitôt en goût les vices de ces gens-là ».

Il n'entre pas dans notre propos de décrire le Badestan, le marché aux esclaves. Supposons, maintenant, que, par extraordinaire, la relative beauté et la jeunesse de notre captif n'aient attiré l'attention d'aucun amateur. Supposons qu'il soit vendu au Deylik. Il sera affecté aux travaux publics, loués parfois aux particuliers, et il couchera dans

l'un des bagnes publics. C'est rien moins que confortable; on mange et on dort mal; on est en proie au froid et à la vermine. Surtout, on risque d'être employé comme rameur aux périodes propices à la Course. Si l'on peut pratiquer sa religion, si l'on n'est pas marqué au fer rouge, au contraire de ce qui se passe sur les galères européennes, on n'a cependant pas un sort enviable. Il faut en sortir. Pour peu qu'on soit assez joli garçon, le moyen est tout naturellement trouvé. C'est Aranda (12) qui nous l'indique, involontairement, du reste :

« J'ai raconté au discours de mon malheureux voyage, que naviguant de Saint-Sébastien-en-Biscaye, vers l'Angleterre, notre navire, avec sa charge et seize passagers fut pris par des corsaires turcs. Entre les seize passagers, il y avait deux jeunes hommes, Biscains de nation, l'un appelé Turineo et l'autre Juan... Ces deux jeunes hommes par notre commun malheur entrèrent avec nous dans l'esclavage des Turcs en la ville d'Alger. Ils n'avaient jamais été hors de leur patrie, et cette nouvelle manière de vivre entre tant d'incommodités et de misère leur était fort à contre-cœur. Mais comme ceux de Biscaye... sont les plus affectionnés pour assister leurs compatriotes, justement au Bain de notre commun maître, ce renommé corsaire Ali Pegelin, entre cinq cent cinquante esclaves, il y avait beaucoup de biscains, et d'abord Juan et Turineo firent connaissance et reçurent assistance; et au bout de quelques jours, je remarquai qu'un renégat, biscain de naissance, sous prétexte d'être de la même patrie, venait journellement au bain pour deviser avec Juan et Turineo. Et comme ce pays est fort dangereux pour les jeunes garçons, qui sont nourris dans un pays où le péché abominable est inconnu, je craignais que l'amitié que leur montrait ce renégat ne fût pour débaucher ces deux jeunes hommes; c'est pour cela que je les avertissais qu'ils se gardassent de ce renégat pour les grands dangers tant de renier que d'être débauchés. Ils me remercièrent du soin que j'avais de leur honneur et de leur salut; me disant que ce renégat leur donnait des chemises, des souliers et quelque peu d'argent, et qu'il ne faisait cela que pour exercer une œuvre de miséricorde envers ses compatriotes, et qu'il ne parlait jamais ni de renier, ni d'autres débauches, et qu'ils espéraient, avec l'assistance qu'ils recevaient de ce renégat, faire comme beaucoup d'autres esclaves quelque trafic : ce qu'ils fai-

(12) Aranda : « Relation... », *op. cit.*

saient, car avec l'argent du renégat, ils achetaient quelque flacon de brandevin, qu'ils vendaient au détail, et dans le temps de trois mois, ils avaient si bien profité qu'ils étaient maîtres de la moitié d'une taverne au Bain : de sorte qu'ils vivaient fort bien, et à leur aise, pour des esclaves ».

Il est bien possible, après tout, que le renégat Biscain n'ait jamais parlé de « débauches ». Mais il n'avait pas besoin de parler d'une chose qui allait de soi; et il n'est pas nécessaire de trop solliciter ce texte pour comprendre comment Juan et Turineo, soucieux de leur réputation parmi les Chrétiens, ont pu tromper non pas le renégat, mais Aranda lui-même.

Aussi bien, ils deviennent taverniers, ce qui est tout dire !

« Ils préfèrent donner libre cours à leurs passions et à leurs débauches, et ne pas se racheter, a-t-on écrit de cette catégorie de gens. Et quant aux tavernes :

« ... il y a... force de cabarets et rotisseries que des esclaves chrétiens tiennent au nom de leurs maîtres et où l'on vend du pain, du vin et toutes sortes de viandes. Turcs, mores, renégats, s'y vont divertir pêle-mêle, et quoique la loi de Mahomet défende le vin, on ne laisse pas de s'y enivrer tous les jours » (13).

« Je n'ai jamais vu, soupire Haëdo, de plus grands ivrognes, même parmi les Allemands, que la plupart des Turcs, des renégats et des Maures d'Alger ».

(Le diable était quand un Turc ivre se prenait de querelle et cassait tout là-dedans. Comme il était interdit de porter la main sur un Turc, que sa personne était sacro-sainte, pour l'expulser, les taverniers imaginèrent de se servir d'une échelle. Soudain entravé entre deux barreaux de cet étau improvisé et tenu par deux hommes, le Turc pouvait être jeté dehors sans avoir même été effleuré en un contact indigne de sa grandeur !)

Pour en revenir à notre héros, on a vu comment et à quel prix, il peut toujours se tirer d'affaire. Et Aranda conclut :

« Très chers lecteurs, je vous ai montré ce qui se passait parmi les esclaves et les moyens avec lesquels plusieurs gagnaient leur liberté pour faire voir quelle maîtresse c'est que la nécessité, et qu'il n'est point de meilleure université que le bain d'Alger pour apprendre le monde à vivre ».

Mais supposons que la difficulté ait été moins ardue, que

(13) Dapper, *op. cit.*

le garçon ait été acheté par un particulier. On l'a dit, si c'est un enfant ou un adolescent, on le musulmanifie, et il sert de maîtresse, comme c'est la coutume, car :

« il n'est plus nécessaire, estime Venture de Paradis, de dire que dans la maison des Grands, on choisit ce qu'il y a de mieux parmi les esclaves pour la figure. Les jeunes gens qui sont jolis garçons sont sûrs de la faveur de leur maître et ils ramassent en peu de temps de quoi fournir à leur rachat ».

Si tant est, nous le savons, qu'ils veuillent se racheter ! Car tout dépend du maître et de l'esclave. Si c'est un soldat turc, et non un Grand, qui achète notre imaginaire mais très plausible jeune homme, voici comment Haëdo dépeint son aventure :

« D'autres (soldats turcs) se constituent en chambrées de 8 à 12 camarades. Ils louent un local, ou s'ils sont renégats, ils vont chez leur ancien patron turc. La plus grande partie va en casernes, 8 à 12 dans des pièces, hautes et basses, qui rappellent les cellules des religieux. Ces hommes mangent et dorment tous ensemble, par terre.

« (Ils) mènent la vie bestiale des sales animaux, s'adonnant continuellement à la crapule, à la luxure, et principalement à l'ignoble et infâme sodomie, se servant d'enfants chrétiens captifs qu'ils achètent pour la satisfaction de ce vice et qu'ils habillent aussitôt à la Turquie; ils se servent aussi d'enfants juifs et maures de la ville et du dehors (14) les prenant et les retenant près d'eux, malgré leurs pères. Ils passent alors les jours et les nuits à s'enivrer de vin et d'eau de vie. Quelques-uns, mais en bien petit nombre, touchent d'une guitare faite à leur mode. Leurs chansons, qui sont rimées, roulent principalement sur un même et ignoble sujet, les jeunes garçons, auxquels ils donnent de la musique publiquement, comme s'il s'agissait des dames les plus recherchées du monde ».

Eh non, justement ! Pas « comme s'il s'agissait de dames » puisque s'il se fût agi de dames, ils ne leur eussent point donné de la musique !

Il n'en faut pas moins convenir que le tableau est haut en couleur, et la plume d'Haëdo, pleine d'alacrité.

Si notre jeune captif, enfin, connaît la chance d'Aranda, son sort sera vraiment digne d'envie et de véritables liens

(14) Le soldat turc, en campagne, pour la guerre ou pour la levée de l'impôt, prenait aux naturels, leurs femmes, leurs filles et leurs garçons.

d'amitié pourront se tisser entre son patron et lui. Voici ce qu'Aranda dit à ce sujet :

« Quant à moi, je demeurerai chez mon nouveau patron Cataborne Mostafa. Et encore qu'il ne fût qu'un pauvre soldat, j'avais bon temps avec lui car il me disait souvent : « Emmanuel, ne soyez pas mélancolique, imaginez que vous êtes mon patron et que je suis votre esclave ».

« Je mangeais avec lui, et du même plat, étant assis à son côté les jambes croisées à la mode turquesque. Il aimait à faire bonne chère, et me disait souvent :

« Emmanuel, n'ai je pas raison de faire bonne chère, car je n'ai ni femme ni enfant; et quand je viendrai à mourir, le Pacha sera mon héritier, suivant la coutume de ce pays ».

« Je lui disais : « Oui, vous faites comme un sage homme doit faire, et vous avez raison de vivre à votre aise » : car je ne pouvais parler autrement à cause que je buvais et mangeais avec lui. Mais ces paroles ne plaisaient aucunement à un garçon renégat, qui le servait, gardait l'argent, et lavait le linge; enfin ce garçon faisait l'office de femme dans sa famille, et murmurait sans cesse, en disant : « Vous dépensez tout, et il y a encore tant de jours avant que la paye vienne; par ma foi, vous devriez être honteux de vous enivrer journellement, ce n'est pas là la vie d'un vrai Turc ». Néanmoins, mon patron menait toujours la même vie ».

Il est intéressant de noter, ici, la différence du traitement réservé aux deux serviteurs du Turc. Le garçon qui « fait l'office de femme », quoique renégat, sert à table et ne mange pas avec les deux hommes. Et Aranda, quoiqu'esclave et chrétien, mange à la table de son maître. C'est que celui-ci a reconnu, en Aranda, un homme, un soldat comme lui; un égal.

Aranda, d'ailleurs, a l'honnêteté de déclarer :

« Les uns et les autres, (esclaves du Deylik ou de particuliers), ne sont pas, à beaucoup près, aussi malheureux dans cet esclavage comme on le débite dans les relations fabuleuses faites par des moines, ou par des esclaves, lesquels ont leurs raisons d'en imposer au public ».

Mais ne peut-on tirer aussi de ce texte le soupçon que les Turcs méprisent les garçons qui se soumettent à leur désir ?

Quoi qu'il en soit, le Turc peut être parfois davantage à plaindre que son esclave ! Écoutons encore Aranda :

« Une fois, étant ivre comme de coutume, il eut querelle avec un Bouloukbachi (c'est-à-dire un capitaine d'infan-

terie) et entre autres injures, il l'appelait : Chrétien. Le Bouloukbachi, sur ce, fit ses plaintes, et on mit mon patron en prison, et à la première assemblée du Divan... mon patron fut condamné d'avoir cent coups de batons sur les fesses, et outre cela, d'aller servir en campagne contre le roi Ben Ali pendant six mois. J'étais fort triste pour le malheur de mon patron, qui me dit :

« Dorénavant, vous irez demeurer chez Mahomet Oïga; j'espère, avec l'aide de Dieu, qu'avant mon retour vous serez en liberté, et si j'avais de l'argent, nous le partagerions à nous deux ».

« Je lui répondis : « Patron, je connais votre bonne volonté et votre pauvreté, je vous baise les mains, vous remerciant autant qu'il m'est possible du bon traitement que j'ai reçu en votre maison ».

« Il me dit : « Quand vous serez en Flandre, saluez de ma part tous vos parents, et principalement votre cousin de Dunkerque, car il m'a souvent donné à boire de la bonne bière ».

Sans vouloir égaler cette scène à celle des adieux d'Andromaque à Hector, dans l'Illiade, je défie quiconque la lit de n'être pas ému car elle est empreinte d'une indéniable grandeur, celle de l'amitié. Le portrait des Turcs d'Alger est, somme toute, plus sympathique que celui des renégats. Les Turcs ont la douceur des forts, s'ils ont la violence des rustres; chez les renégats, on sent trop souvent une volonté de paraître, autant qu'une ardeur d'être. Si leur personnage en est plus pittoresque, il en devient moins attachant.

Pour en avoir le cœur net, suivons les pérégrinations de notre captif, dans l'hypothèse où le raïs même du bateau corsaire l'aurait acheté. Voici ce qui se passait, selon Haëdo, dans l'ivresse du succès, du danger surmonté, au retour de la Course :

« Les raïs et les levantins habillent richement leurs garçons (qui sont femmes barbues) d'habits fort jolis de damas, satin et velours, avec poignard damasquiné à la ceinture... en un mot, ils les attiffent plus coquettement que si c'étaient de très belles dames. C'est un point d'honneur parmi eux, que de lutter à qui aura le plus grand nombre de ces garçons, les plus beaux et les mieux vêtus... ».

Nos auteurs insistent souvent, on l'aura remarqué, sur ce qui se passe dans la rue, et qui revêt une importance primordiale, comme dans tous les pays méditerranéens. On l'a vu aussi, le jeune homme y courait davantage de risques

qu'une jeune fille se promenant seule, par exemple, vers minuit, au bas du boulevard Saint-Michel. S'il rencontrait un marabout dans une rue d'Alger, il pouvait être violé tout bonnement sur place ! Haëdo n'est pas le seul à le dire :

« Tout grands saints qu'ils (les marabouts) affectent d'être, ce ne sont en réalité que de grandissimes sodomites, ce dont ils se vantent; ils commettent même publiquement ce péché bestial en plein souk et rues principales, aux yeux de toute la ville. Et si grand est l'aveuglement des Maures et des Turcs, qu'ils approuvent ces infâmies et les considèrent comme chose louable ».

(à suivre).

B. DURANT.

YAMBO OUOLOGUEM

LE DEVOIR DE VIOLENCE

Ed. du Seuil — 15 F

PIERRE BLANCHE

LES PAGODES

« d'une vérité saisissante... »

Ed. Flammarion. — 234 p. — 16 F

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

LES BARJOTS

Essai d'Ethnologie des bandes de jeunes

de JEAN MONOD (1).

Les sociologues, les psychologues, les juristes se sont souvent efforcés d'expliquer le phénomène social que constituent les bandes de jeunes : aux mythes de la grande presse sur les blousons noirs, les J.V., les teddy-boys, ils n'ont su, la plupart du temps, qu'entrelacer des mythes plus savants : le complexe d'Œdipe, la fureur de vivre, la philosophie de l'absurde. Jean Monod tente d'approcher ce sujet avec plus de rigueur scientifique en utilisant la méthode structuraliste de Cl. Lévi-Strauss : « Si, comme nous le croyons, l'activité inconsciente de l'esprit consiste à imposer des formes à un contenu, et si ces formes sont fondamentalement les mêmes pour tous les esprits, anciens et modernes, primitifs et civilisés — comme l'étude de la fonction symbolique, telle qu'elle s'exprime dans le langage, le montre de façon éclatante — il faut et il suffit d'attendre la structure inconsciente, sous-jacente à chaque institution ou à chaque coutume, pour obtenir un principe d'interprétation valable pour d'autres institutions et d'autres coutumes, à condition, naturellement, de pousser assez loin l'analyse » (Anthropologie structurale, 28).

Cl. Lévi-Strauss a lui-même amorcé, pour l'auteur, l'hypothèse initiale : « Que sont les blousons noirs, sinon le rétablissement sur l'axe vertical des groupes d'âges successifs, d'une diversité qui tend à disparaître, horizontalement, sur le plan géographique ? Loin d'être un phénomène pathologique, les bandes de jeunes répondent à une secrète fonction équilibrante, et volant au secours de la diversité menacée, sonnent une salutaire alarme... »

Une observation profonde et prolongée devra permettre à l'enquêteur d'apercevoir la dynamique interne des bandes et leur créativité propre. Alors le déchiffrement des systèmes symboliques spécifiques

(1) Ed. Julliard. 472 p.

qui forment la sous-culture de chaque bande permettra d'atteindre la structure inconsciente qui la régit.

Cherchant à établir ses premiers contacts avec les bandes de jeunes, notre jeune sociologue inaugure une nouvelle forme de « dragage » — le dragage structuraliste, en quelque sorte — qu'il pratique dans une foire de banlieue (une fête) par la médiation de la piste des autos-scooters, avec les étonnements d'Alice au Pays des Merveilles. Il s'intègre à un groupe grâce à un garçon à la chevelure léonine et aux yeux un peu lourds qui, ayant plaqué ses parents, couche « chez un pote ». Fab lui parle surtout de lui. « La bande, c'est le milieu ambiant; c'est quelque chose d'assez inconscient, de confondu aux habitudes; ce n'est pas quelque chose qu'il peut saisir, isoler, analyser, décrire. » Il utilise la voiture de l'enquêteur pour joindre d'autres groupes. L'enquêteur lui, fait connaissance de personnages pittoresques : Freddy, un Barjot (métamorphose argotique de Jobard), c'est-à-dire un garçon qui se donne pour un niais afin de mieux niaiser son entourage et, éventuellement, de se soustraire aux conséquences de ses écarts de comportement et de langage; le beau Marco, qui lui explique que la plupart des blousons noirs deviennent « pédés » (sic) parce que c'est plus facile, moins risqué et que ça paye mieux que d'être apprentis gangsters.

L'étude du vocabulaire montre que les notions où l'on trouve la plus grande abondance de synonymes sont les hommes, le sexe et la violence. Ainsi le rôle important que jouent dans les bandes les préoccupations relatives à l'homme se révèle à l'abondance des mots pour le désigner : **pote, mec, gars, lascar, tchoua, gnar, raclé, cops, copinard, pèlerin, yalé, zonard, biffman, cave, pigeon, péquenot, folingue...** sans parler des mots dépréciatifs : **emmanché, baveux, balanceuse...** et des termes techniques et professionnels : **barbeaux, truands, casseurs, voyous, macs, proxénètes, michetons, minets, biquets, travioques, pédales Marie-bâtons, poulagas, lardus...** La garde qui veille aux barrières d'**Arcadie** m'interdirait d'enrichir votre vocabulaire des métaphores culinaires et alimentaires désignant les relations sexuelles. Les habitudes intellectuelles et pratiques d'un peuple se révélant à son langage, le psychologue étudiera non seulement les thèmes, mais les systèmes d'oppositions qui se dégagent de l'étude; il y retrouve l'opposition psychanalytique entre les stades « oral » et « anal », haussés au rang de catégories classificatrices immédiates.

Ainsi le « **barbeau** » a besoin du « **pédé** » pour montrer que malgré les cheveux longs qu'ils ont en commun, ils sont aussi différents que la face et le revers.

A l'univers des prolétaires adultes correspondent les mondes des voyous (anti-bourgeois, anti-adultes, s'exprimant par le vandalisme) et des snobs (anti-prolétaires, anti-voyous, s'exprimant par le gangstérisme et l'imposture). A l'univers des bourgeois adultes correspondent les mondes des dandies (anti-bourgeois, anti-jeunes,

s'exprimant par l'imposture et l'esthétisme) et des beatniks (anti-bourgeois, anti-civilisation, s'exprimant par l'usage de la drogue).

Dans les bandes, l'homosexualité peut être inférée du mépris affiché à l'égard des filles (**boudins, barjottes, frangines, souris, sœurs, nanas, gonzesses, mômes, raclis, bouillaves, tapineuses, turfes...**). Elle peut être feinte, chez les snobs, par exemple, pour camoufler la délinquance aux uns et la suggérer aux autres. Pour rétablir l'équilibre, c'est l'homme normal selon la société adulte qui n'est aux yeux des voyous qu'un pédé. Il peut y avoir aussi entre garçons et filles des simples relations de deux homosexualités parallèles, chaque sexe empruntant à l'autre les traits caractéristiques de son comportement et se surestimant chacun de son côté. Dans les lieux habituels de rendez-vous les filles sont littéralement écrasées de mépris : elles n'existent pas. Mais, quand il veut emballer une petite snob à **La Locomotive**, Freddy met une veste écossaise, laque ses cheveux, passe son visage au fond de teint « parce que les filles aiment le genre « pédé ». « Y'a qu'eux, explique-t-il, qu'ont du succès avec les filles. C'est toutes des gouines... » Par la suite il deviendra d'ailleurs homosexuel à part entière : « Ce n'étaient pas les pédérastes qui venaient chercher les voyous, c'étaient les voyous qui allaient chercher les pédérastes, lesquels réalisaient ce miracle d'être à la fois adultes et affectueux. Avec eux on pouvait parler : chose impossible avec les filles, chose rare avec les copains. »

Mais l'homosexualité déjà latente dans les relations de copains, a beau s'incorporer à leur manière de vivre, elle n'empêche pas les voyous de réaffirmer leur virilité, par un exorcisme inconscient, en se livrant à des chasses d'homosexuels : « A l'égard du pédé présumé jouent des mobiles semblables à ceux dont se sert le racisme : le mépris qu'on voue à sa victime justifie à l'avance aussi bien l'agression que les moyens dont se servent les agresseurs, fussent-ils de la pire lâcheté ». Il se constitue même des associations para-professionnelles de prostitués cherchant le micheton qu'ils pourraient cambrioler facilement, ou faire chanter.

Des lecteurs savants jugeront si Jean Monod a vraiment établi que la bande de jeunes réintroduit dans la civilisation industrielle des traits spécifiques des sociétés primitives. Je me contenterai d'une conclusion « ad usum Delphini » : musclés et sans cervelles, bornés et souvent féroces, contrôlant mal leur agressivité violente, les **barjots** sont des loups pour les homosexuels. L'homosexualité mal assumée, quand elle va de pair avec la paresse et la débilité mentale, fait du voyou un fusil chargé qui explose au moindre choc. **Laissons passer les voyous ! C'est à des hommes sincères, quelles que soient leur race, leur nation, la modestie de leur condition, qu'il faut faire part de son amitié et dire :**

« **Toi mon camarade
Toi que j'ignorais
Derrière**

Les turbulences

Toi

Jugulé

Apeuré

Asphyxié

Viens

Parle nous. »

(Texte d'un tract publié à Censier.)

SERGE TALBOT.

VERS L'INVISIBLE

de JULIEN GREEN (1),

et

JULIEN GREEN PAR LUI-MÊME

de ROBERT DE SAINT JEAN (2).

« Cet amour malheureux de la vingtième année est simplement horrible et il y a en moi quelqu'un qui ne peut l'accepter, même après tout ce temps. »

Non, ces lignes ne sont pas extraites de l'autobiographie de Julien Green, mais du huitième volume de son « Journal », intitulé *Vers l'Invisible*. Comme dans les précédents cahiers, on pourra trouver, ici, tout un ensemble de notes, de réflexions, d'anecdotes, de portraits, de rencontres, etc... Tout cela s'étend sur neuf années, très exactement de 1958 à 1967.

(1) Plon. 512 p.

(2) « Microcosme ». Editions du Seuil. 178 p.

Comme toujours, les événements politiques, sociaux ou autres, font l'objet de notations assez brèves : en quelques lignes, Julien Green évoque la guerre d'Algérie, la bombe atomique, le Vietnam ou les initiatives des jeunes prêtres progressistes. S'il est sensible à « l'immensité de la souffrance humaine », moins que jamais, il n'attache d'importance au monde extérieur. Le sujet profond de ces pages, c'est la vie intérieure, tissée toute de souvenirs, de rêves, de nostalgies, d'intuitions qui font souvent s'élever de ces pages, comme un chant d'amour. D'abord, il y a Dieu, celui dont Baudelaire disait qu'il est « la bonne auberge », destinée à tous les pauvres : « Je crois que nous sommes sur terre, observe Green, pour nous unir à Dieu. L'aventure humaine, c'est cela. » Dieu, pour lui, c'est le Refuge contre les hommes (et contre soi-même), mais c'est aussi, pour cet « étranger sur la terre », le moyen de parvenir à accepter la présence de l'autre, en nous et hors de nous.

Evidemment, il y a la faute charnelle que l'ancien puritain ne cesse de dénoncer. Mais, ne nous y trompons pas : sans doute, par quelque côté, le catholicisme de Julien Green relève d'un certain type d'intégrisme (après tout, n'est-il pas aussi l'ami de Jacques Maritain, farouche adversaire des prêtres « socialistes » et « évolutionnistes », intraitable « paysan de la Garonne » ?), quand il juge des tendances actuelles du jeune clergé ; mais un sens de l'amour, de la beauté humaine, un goût profond pour le bonheur, et la « rage de dire la vérité, honnêtement, sans choisir, sans arranger », lui font corriger, d'autre part, ce qu'il peut y avoir d'excessif dans certaines de ses appréciations.

Des exemples ? Pour celui qui rêve de s'unir à Dieu, « la faute charnelle rend cette union difficile. De nos jours, il y a une révolte générale contre la chasteté, même dans les milieux croyants. On finira par tout admettre dans le domaine sexuel ». Mais, ailleurs, toujours à propos des « tentations charnelles », le même Green observe : « Il n'est pas facile à certaines natures d'éloigner ces pensées. Il y aurait une révision à faire de toutes les notions bizarres que nous nous formons du péché. » Contradictions ? Oui et non. Green peut s'écrier, comme Mallarmé : « La chair est triste, hélas ! » Triste et accablante. Il peut aussi observer que « l'homme de plaisir » n'a pas un sort enviable. Mais s'il adopte une attitude si puritaine à l'égard de la sexualité, ce n'est pas seulement à cause de son éducation protestante, ni même du fait qu'il garde la nostalgie d'avoir raté sa vie, comme on se trompe de train (entendez qu'il regrette de n'être pas entré dans les ordres). C'est aussi pour des raisons plus humaines : la pratique érotique transforme l'autre en instrument ; on jouit d'un corps et souvent même d'une partie du corps. Le reste ? On n'y attache aucune importance. Sans compter que la chair « désenchante le monde spirituel ». Fines observations psychologiques, comme on voit. Mais n'en doutez pas : entre un prostitué et un bigot, Julien Green choisit sans hésitation : « Elle ne (la prostitution) m'inspirait que des sentiments de sympathie, parce qu'on voyait

chez elle infiniment moins d'hypocrisie et de pharisaïsme... » Alors, que conclure ? Mais Julien Green est un homme qui ne dissimule ni ses faiblesses (un penchant immodéré pour le plaisir, par exemple), ni les réflexions qu'une expérience existentielle d'homophile (et surtout d'individu, semblable à tous les autres), a pu lui inspirer. Et puis, pour résumer, « j'ai aimé toute ma vie... Quand j'étais très jeune, personne ne voulait de mon amour et j'en souffrais au-delà de ce qu'on peut croire... ». Bien sûr, « Dieu est là... » ; mais s'il n'existait pas, comme la vie serait insupportable : « La solitude me fait mal et aujourd'hui je suis seul. »

Pour goûter ce livre, en définitive, il n'est pas nécessaire de partager les convictions religieuses de l'auteur, ni même d'aimer tout ce qu'il aime : il suffit d'être sensible à sa profonde humanité, à cet accent d'authenticité vraie (si j'ose dire), d'humilité aussi, à cette voix qui nous parle simplement de la difficile entreprise de vivre.

Et, si l'on aime la nudité de ces pages, l'humilité de certains aveux (ou confidences), on lira sans doute avec plaisir la petite étude biographique, riche d'ailleurs en nombreuses illustrations (reproductions photographiques, extraits et citations de l'œuvre, etc...), que Robert de Saint Jean a consacrée à la vie et à l'itinéraire spirituel de son vieil ami : **Julien Green par lui-même** (les « Écrivains de toujours »). Peut-être, alors, après lecture, parviendra-t-on à cette conclusion, qu'à une certaine profondeur, il n'existe pas de croyants ou d'athées, d'homophiles ou d'hétérosexuels, mais des êtres jetés dans l'obscurité d'une même cave. Et l'on se cherche, sans arriver à se toucher : « Il m'a fallu vingt ans, confesse Green, pour aller de moi-même à mon prochain. Le prochain paraît si loin de nous qu'il faut parfois toute une vie pour l'atteindre. » Et Dieu, dans tout cela ? S'il était, après tout, cette incompréhensible lumière qui, de temps à autre, nous fait lire dans un visage qu'on a besoin de nous ? Ou bien cette paix qui nous enveloppe, à la vue d'un paysage d'automne ? Julien Green, lui, en est persuadé. Et l'on a bien envie de lui donner raison, ne serait-ce que pour lui faire plaisir.

ANDRÉ CLAIR.

BILAN DE LA PSYCHOLOGIE

DES PROFONDEURS

de **RAYMOND DE BECKER.**

« En raison même de l'arrachement aux conduites traditionnelles auxquelles nous livrent les découvertes contemporaines, il paraît essentiel, afin d'éviter des déboussolements inutiles, de dire quelles nappes souterraines, voire quels infimes ruisselets égarés en des grottes inexplorées, furent à l'origine du geyser géant dont le visage de Freud prit la forme... (1).

Voilà ce qu'entreprend de faire Raymond de Becker, poursuivant l'œuvre commencée avec **Les Songes** (Grasset, 1968), poursuivie avec le **Livre des Mutations** (Denoël, 1959), **De Tom Mix à James Dean** ou **Le Mythe de l'Homme dans le cinéma américain** (Fayard, 1960), une étude d'un problème important publiée par Jean Jacques Pauvert (1964), **Les Machinations de la Nuit** (Planète, 1965), **Rêve et Sexualité** (La Table Ronde, 1965), **L'Hindouisme et la crise du monde moderne** (Planète).

C'est pourquoi, dans cet ouvrage, il ne parle pas seulement des trois premiers explorateurs de la psychologie des profondeurs, Freud, Adler et Jung, mais de successeurs moins connus tels que Szondi, Mélanie Klein, Hélène Deutsch, Margaret Mead, Spitz ou Lacan qui se rattachent au structuralisme de Lévi-Strauss.

Un livre fort bien fait, érudit et soulevant des problèmes passionnants. L'introduction, pourtant, ne m'a pas tout à fait convaincu, quand elle conteste que les faits psychiques puissent, en raison de leur particularité, être réduits par l'analyse, à des lois universelles : toutes les feuilles d'arbres sont différentes, la botanique n'en est pas moins possible. Les faits psychiques sont donnés, ils doivent être étudiés comme tels, avec rigueur. La science n'admet plus, comme Claude Bernard, le déterminisme absolu des phénomènes, mais elle a donné une interprétation statistique et probabilitaire. En ce qui concerne l'étude approfondie d'un psychisme particulier, qui suppose une relation interpersonnelle, il n'est pas question d'appliquer les lois expérimentales traditionnelles. Mais il paraît extrêmement dangereux de ne pas tenir compte des conditions d'établissement des lois quand

(1) Editions Planète.

on veut établir, comme dit P. Guillaume dans son *Introduction à la Psychologie*, « des lois générales abstraites » qui permettent de reconstruire le concret par leur interférence complexe. De fait, la psychologie est parvenue à établir des lois dont la valeur est la même que celle des autres lois. Mais, étant donné la complexité des faits psychiques elles ne permettent que des prévisions aléatoires.

Par contre R. de Becker insiste justement sur la difficulté de tracer la frontière entre santé et maladie, normal et anormal, sur le risque couru par le psychanalyste de se faire l'écho de l'opinion moyenne de la Société en laquelle il exerce. Mais comment le psychanalyste pourrait-il se protéger contre la tentation d'adapter son patient aux tabous d'une société qui vise à réprimer la sexualité des hommes qu'elle exploite, s'il s'abandonne à une compréhension subjective et illusoire, au lieu de rechercher une explication médicale en s'entourant de garanties habituelles à toute démarche scientifique ?

Analysant l'éthique sexuelle de Freud, dont il conte brillamment « la Vie tragique » (Ed. Planète, 1967), R. de Becker cite la lettre écrite en anglais à Mrs. N. M..., le 9 avril 1935, où le maître de Vienne exprime sa pensée finale sur l'homosexualité :

« Je crois comprendre d'après votre lettre, dit Freud, à sa correspondante, que votre fils est homosexuel. J'ai été frappé du fait que vous ne mentionnez pas vous-même ce terme dans les informations que vous me donnez à son sujet. Puis-je vous demander pourquoi vous l'évitez ? L'homosexualité n'est évidemment pas un avantage, mais il n'y a là rien dont on puisse avoir honte, ce n'est ni un vice, ni un avilissement, et on ne saurait la qualifier de maladie; nous la considérons comme une variation de la fonction sexuelle, provoquée par un certain arrêt du développement sexuel. Plusieurs individus hautement respectables des temps anciens et modernes ont été homosexuels et, parmi eux, on trouve quelques-uns des plus grands hommes (Platon, Michel-Ange, Léonard de Vinci, etc...). C'est une grande injustice de persécuter l'homosexualité comme un crime... et c'est aussi une cruauté. Si vous ne me croyez pas lisez les livres d'Havelock Ellis.

« En me demandant s'il m'est possible de vous venir en aide, vous voulez sans doute me demander si je puis supprimer l'homosexualité et faire que l'hétérosexualité normale la remplace. La réponse est que, d'une manière générale, nous ne pouvons pas promettre d'y arriver. Dans un certain nombre de cas nous parvenons à développer les germes établis des tendances hétérosexuelles qui existent chez tout homosexuel; dans la plupart des cas, la chose n'est plus possible. Tout dépend de la nature et de l'âge du sujet. Le résultat du traitement reste imprévisible. Ce que la psychologie peut faire pour votre fils se situe à un niveau différent. S'il est malheureux, névrosé, déchiré par des conflits, inhibé dans sa vie sociale, alors la psychanalyse peut lui apporter l'harmonie, la paix de l'esprit, une pleine activité qu'il demeure homosexuel ou qu'il change... » (Freud — Correspondance 1873-1939. N.R.F., pages 461-462).

Les conceptions modernes soulignent en effet, dans toute organisation névrotique de la personnalité, la difficulté à établir une relation et la présence de mécanismes d'hypervigilance. Cette lettre me semble toutefois appeler deux réserves : considérer l'homosexualité comme provoquée par un certain arrêt du développement sexuel, n'est-ce pas, malgré la politesse de la formule, en faire une invalidité, une maladie ? Si Freud s'était entouré de garanties scientifiques dont nous montrions tout à l'heure la nécessité il aurait évité cette erreur. Il convient de rappeler ici ce que dit Daniel Guérin dans *Kinsey et la sexualité*, livre auquel il faut toujours se reporter sur le problème de l'homosexualité : « Les généralisations contenues dans les premiers essais de Freud sur la théorie de la sexualité, et notamment son fameux complexe d'Œdipe; l'alpha et l'oméga de sa doctrine, prouvaient surtout d'observations faites au cours d'une auto-analyse sur lui-même, ce qui évidemment ne leur confère pas un caractère scientifique indiscutable. » Et Daniel Guérin dénonce justement la théorie freudienne selon laquelle l'homosexualité serait une phase du développement du jeune mâle qui, chez les sujets « normaux » serait rapidement dépassée, tandis que les « anormaux » s'attardant à un stade infantile continueraient jusqu'à l'âge adulte à rechercher les garçons. « Cette théorie, remarque-t-il justement, fait l'affaire du puritanisme, car elle place l'homosexualité en dehors de la « normalité » et ne tient pas, au fond, un autre langage que celui des éducateurs et des moralistes traditionnels qui reprochent à l'homosexuel de n'avoir pas su se défaire des « vilaines habitudes » de sa prime jeunesse. »

La lettre de Freud appelle une seconde réserve. S'il s'agit pour l'homosexuel de se déculpabiliser pour retrouver l'harmonie, la paix de l'esprit, l'appel au psychanalyste est-il vraiment nécessaire ? Ne serait-il pas plus simple, moins coûteux, plus efficace peut-être, de rencontrer des homosexuels de bonne compagnie et de les voir vivre leur destinée sans fausse honte, et bien intégrés à la société ? Cette paix de l'esprit, *Arcadie*, depuis sa fondation, l'a sans doute apportée plus souvent aux homosexuels malheureux que la société de psychanalyse.

Comme le dit R. de Becker dans ce livre si enrichissant : « Le critère ultime de la maladie et de la santé finit par être la possibilité ou l'impossibilité d'admettre la situation dans laquelle on se trouve. Qui ne peut supporter cette situation se rend chez le psychiatre. Qui peut la supporter est un Homme Libre. »

SERGE TALBOT.

VOTRE POSTICHEUR... VOTRE COIFFEUR

HOMMES ET DAMES

Coiffure DUCHANGE

29, boulevard Rochechouart, Paris-IX°

Téléphone : 878-88-14

*A tout âge ayez le volume de coiffure désiré
grâce aux cheveux adaptés*

G. PEZET

GRAPHOLOGUE DIPLOMÉE

36, rue Frémicourt, PARIS-15° — Tél. : 306-39-63

*La graphologie vous dévoile d'une façon scientifique et
sûre le caractère de ceux que vous voulez connaître.*

MARGUERITE YOURCENAR

L'ŒUVRE AU NOIR

« se libérer des routines et des préjugés »

N.R.F. — 20 F

Raymond COUDRAY

Etude LAMY

87, boulevard Montparnasse

PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

I - K I

sciences occultes

résout bénéfiquement

vos problèmes,

professionnels,

sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboutté, PARIS-9° — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX°) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV°) — Tél. : 828-09-13

(FACILITE DE CUISINE)

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables

(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91